A Mr le Dr C. Hart
hommage respectueux
P. Reclus

LA

FONTAINE D'AHUSQUY

PUBLICATIONS DU *PROGRÈS MÉDICAL*

LA FONTAINE D'AHUSQUY

PAR

LE Dr PAUL RECLUS

Prosecteur de la Faculté de médecine
Ancien interne des hôpitaux
Lauréat de l'Assistance publique, de la Faculté et de l'Académie de médecine
Membre de la Société anatomique.

PARIS

Aux bureaux du PROGRÈS MÉDICAL
6, rue des Écoles.

V. A. DELAHAYE et Cie, Libraires-Éditeurs
23, Place de l'Ecole-de-Médecine.

1878

LA

FONTAINE D'AHUSQUY

I.

En dehors des contrées basques et béarnaises, qui connaît les eaux d'Ahusquy? Les « Guides aux Pyrénées » les signalent pourtant; ils vantent les beautés du site et les vertus de la source, mais quel médecin y envoie ses malades? Les bergers des pâturages environnants, les paysans d'Aussurrucq, d'Alçay et de Tardets, quelques bourgeois de Mauléon, de Saint-Jean-Pied-de-Port et du pays d'Oloron en forment la clientèle depuis un temps immémorial; il faut y ajouter des « Américains », c'est ainsi qu'on appelle les anciens colons de Buenos-Ayres ou de Montevideo. On émigre facilement dans notre Béarn; deux ou trois ans avant la conscription — et pour y échapper — les jeunes hommes s'expatrient en grand nombre et gagnent l'Amérique du sud; beaucoup succombent, quelques-uns se fixent définitivement là-bas ; d'autres enfin, après avoir réalisé une petite fortune, retournent en France et, pour la plupart, s'établissent à Bordeaux. Mais l'amour de la

montagne natale les tient toujours ; ils viennent chaque année y passer quelques mois, et Ahusquy est un des lieux qu'ils affectionnent.

Les registres des deux auberges qui sont à peu près tout le hameau témoignent que, pendant l'été de 1877, quatre cent trente-une personnes se sont installées autour de la source, mais ce nombre doit à peine représenter la moitié des buveurs d'une saison; beaucoup ne pourraient payer les frais d'hôtel, ils retournent tous les soirs chez eux, ou dorment la nuit dans les huttes de bergers, les « cayolars », comme on dit dans la Soule. Ces petites cabanes ont tout au plus quelques mètres carrés ; le mur d'enceinte, formé de gros moellons sans ciment, s'élève de deux à trois pieds au-dessus du sol ; il soutient un toit aigu fait de débris de schiste ou de planches façonnées comme des ardoises ; deux énormes galets constituent le foyer; il n'y a pas de cheminée, la fumée s'échappe par les fissures de la bâtisse; sur la terre nue, ou bien, dans les cayolars plus luxueux, sur une sorte de charpente horizontale, on jette quelques brassées de fougère ; le grand chaudron de cuivre rouge pour la fabrication des fromages et les vases de fer-blanc servant à la traite des brebis, complètent le mobilier. Avant la construction des auberges, les cabanes voisines de la fontaine rapportaient aux heureux possesseurs de ces hôtelleries primitives, jusqu'à deux ou trois cents francs de loyer annuel.

La population flottante est encore assez considérable ; de vastes pâturages entourent Ahusquy; nombre de montagnes environnantes sont couvertes de gazon et ces prairies naturelles appartiennent à des communes qui louent aux gens de la plaine le droit de pâture pour leur bétail ; les prix varient suivant le district ; ici, par exemple, un mouton paye cinquante centimes durant la saison, une vache ou un cheval, deux francs. Un syndicat est chargé de percevoir l'argent, puis de le répartir entre les com-

munes intéressées d'après l'étendue ou la qualité des herbages.

Mais chaque propriétaire de troupeau ne pourrait se permettre le luxe d'un berger; il s'associe avec des voisins, et, au nombre de six ou sept, ils mêlent leurs brebis, marquées, d'ailleurs, d'un signe distinctif, une large raie rouge ou bleue; cinq à six cents bêtes au moins, sont donc confiées à la garde d'un seul pasteur qui reste huit jours à la montagne; au bout de ce temps, il est remplacé par un autre, envoyé par le second propriétaire ; la semaine suivante, un troisième viendra à son tour ; c'est ainsi que se renouvelle sans cesse la nomade colonie qui vient, bêtes et gens, s'abreuver à la fontaine d'Ahusquy.

La source, d'un débit très-inconstant, est, du reste, peu abondante. Après les pluies, le jet s'élance avec plus de vigueur, mais pendant la sécheresse, ce n'est qu'un chétif filet d'eau qui ne donne guère plus d'un douzième de litre à la seconde, cinq litres par minute environ.

Il s'échappe d'une étroite fissure, au niveau d'une large brèche coupée sur le flanc de la montagne: les terres se sont éboulées, mettant à nu la roche schisteuse qui forme un mur perpendiculaire dont les teintes noires, bronzées ou blanches, selon les jeux de la lumière, tranchent sur la verdure des pâturages environnants. On ne saurait décrire l'effet pittoresque de la fontaine aux heures où se réunissent les buveurs : du bas de la montée, on n'entend point encore les rumeurs qui s'élèvent des groupes ; leurs mouvements se distinguent à peine, on dirait une foule attentive et muette. Cette scène rappelle invinciblement à tout huguenot la vieille gravure que l'on trouve encore dans les familles protestantes du midi : Une *Assemblée au désert*, à l'époque des persécutions religieuses.

De près, le tableau change ; tout ce monde se remue, parle, chante, rit aux éclats ; les bergers ont laissé leurs

troupeaux à la garde des chiens. Coiffés du béret, chaussés de sandales, vêtus de leur veste bleue et du pantalon de velours que retient la ceinture rouge, ils s'échelonnent sur les gradins naturels qui s'étagent au-dessus de la source, ils dominent l'étroite terrasse où les buveurs se pressent ; ils agitent leur « maquila », le redoutable bâton des Basques, interpellent les jeunes filles et se gaussent volontiers de l'ignorant qui ne comprend pas leur langue. L'assistance est trop nombreuse pour que chacun puisse approcher de l'unique robinet, mais la complaisance est extrême; d'ailleurs, tous ici se connaissent dès le premier jour ; les plus voisins de la fontaine prennent le verre pour le remplir, on se le passe à la ronde et, parfois, on a la chance de recevoir le gobelet des mains de quelque rustique et charmante Rébecca.

De temps à autre, deux ou trois brebis altérées fendent les groupes sans façon ; elles se dressent pour atteindre le tuyau et appuyant leurs pieds de devant sur la margelle, ouvrent la bouche pour recevoir le filet d'eau, ou bien entourent le robinet de leurs lèvres et boivent de par une méthode que jusqu'ici je croyais toute humaine ; elles prennent leur temps, mais il faut que leur station à la source soit bien longue pour lasser la patience de leurs bergers. Le gros bétail est plus discret ; il forme, à quelque distance, un cercle autour des buveurs, attendant, pour s'approcher de la fontaine, que les abords en soient devenus libres. Parfois cependant, quelque vache plus émancipée essaie de traverser la foule ; un coup de « maquila « sur le mufle la met bien vite à la raison.

Ahusquy possède en tout quatre maisons dont l'aspect n'a rien d'enchanteur ; à la nuit tombante, lorsque le paysage n'a pas encore révélé tout ce qu'il a de charmes, l'arrivant se demande avec terreur de quelle vie il vivra pendant ses vingt et un jours réglementaires. Les deux auberges principales sont bâties sur le même modèle : la fa-

çade, badigeonnée de jaune rougeâtre, est percée de dix petites ouvertures munies de contrevents sang de bœuf; on entre par une porte basse; à droite, on voit une cuisine enfumée d'où s'échappe à flots une odeur pénétrante d'ail et de jambon; à gauche, une salle à manger assez propre; en face, un escalier sombre mène au premier étage divisé en deux par un corridor sur lequel s'ouvrent, de chaque côté, cinq chambres ou plutôt cinq cellules, dont le mobilier est des plus simples : un lit de bois, une table à peine rabotée, une mauvaise chaise... nous allions oublier une glace mal étamée et toute gauchie, grande comme les deux mains, et une loque de camelot simulant une descente de lit. Il faut savoir comme les planchers sont joints! Aussi, lorsque dans les ébats du dortoir supérieur un vase se renverse — à Ahusquy de par la source les vases sont toujours pleins, — les dormeurs du premier rêvent qu'ils se promènent, sans parapluie, sous une averse battante; ils se réveillent et constatent avec horreur que leur songe est une réalité. Pendant notre séjour cette plaisanterie se renouvela deux nuits de suite pour un de nos voisins; la menace formelle d'un coup de fusil fit seule cesser cet aimable divertissement.

Le grenier sert de refuge à ceux qui ne peuvent s'offrir le luxe d'une chambre. Douze ou quatorze lits pressés les uns contre les autres reçoivent une vingtaine d'hommes et de femmes qui s'entassent pêle-mêle. Aussi, le matin, que d'histoires d'un goût douteux vont défrayer les commérages à la fontaine! On pourrait largement y puiser pour un chapitre sur les mœurs patriarcales du pays basque. Du reste, le sacré n'est pas loin du profane; dans l'une des deux auberges, une cloison distrait une partie de la soupente pour la transformer en chapelle; c'est là que les prêtres en villégiature disent leur messe quotidienne.

Mais si le gîte laisse quelque peu à désirer, la table, du moins, est parfaite : mouton bouilli, mouton en sauce, mou-

ton braisé, mouton grillé, mouton rôti... chaque repas vous offre du mouton deux fois, trois, le plus souvent. Or, je vous le jure, on ne le trouve point monotone: en quittant Ahusquy, vous regrettez le mouton, et peut-être en emportez-vous pour le savourer encore à la première étape. Un noble seigneur de Mauléon racontait qu'il envoyait autrefois des bécasses à ses amis de Paris; mais le gibier du Nord valait bien le sien... il essaya des gigots d'Ahusquy. Ceux-là, du moins, n'eurent pas de rivaux. Œufs toujours frais, pain excellent, vin passable, bonne volaille, truites renommées, n'est-ce pas de quoi satisfaire les plus exigents? Puis, si vous avez quelque accointance avec la cuisine, on vous servira chaque matin une « pipérade, » macédoine d'œufs, de jambon, de tomates, de mie de pain, de vinaigre, de piments...., et si votre palais n'est pas emporté du coup, dites qu'un dieu vous protége.

Pierre, notre aubergiste, est solide et bien bâti, un basque de belle venue : ses jambes robustes portent un ventre légèrement arrondi, chose rare dans ces parages ; ses cheveux courts et frisés grisonnent déjà ; sous ses sourcils noirs, touffus et saillants, étincellent des yeux bleus qui éclairent singulièrement sa forte figure ; son nez régulier, droit et ferme se relève vers la pointe et donne un air tant soit peu gouailleur à sa rude physionomie. Même le dimanche, Pierre semble toujours rasé de l'avant-veille ; il est maître chez lui, et bien qu'il se dandine en marchant, il a parfois des attitudes de Neptune en courroux ; mais qui reconnaît son autorité et s'incline, est sûr de rencontrer protection, aide et paroles courtoises. Basques ou Béarnais, Français ou Espagnols, il est prêt à causer dans leur langue avec chacun de ses hôtes ; tour à tour aubergiste, boucher, charpentier, servant de messe en été, il fabrique, l'hiver, des cercles de tamis, bâtit des cayolars à l'entreprise, et nul, mieux que lui, ne fait œuvre de ses deux mains. Tous les métiers lui sont bons, « hors la

contrebande, » assure-t-il. Mais lorsqu'on l'interroge sur ce point, on ne sait guère trop s'il faut en croire son œil qui semble dire oui, ou sa bouche qui, formellement, dit non. Son auberge a beau se trouver à l'endroit le plus propice, en face de cols élevés et ardus, mais accessibles à sa mule aux jarrets de fer, là, tout près de la forêt d'Iraty... « Non, Monsieur, non, jamais la moindre contrebande ! »

Et pour mieux vous convaincre, il vous raconte les tentations violentes qui assaillirent sa vertu lors de la guerre carliste : « Cent mille francs, Monsieur, qu'on m'offrait pour faire passer en Espagne vingt-deux mille fusils ! » Les expéditeurs se chargeaient de les lui remettre au point qu'il indiquerait lui-même, vers Aussurrucq, Alçay ou Tardets ; il n'avait plus qu'à franchir la Montagne-Noire et déposer les ballots d'armes dans les bois d'Iraty; Pierre fut héroïque ; mais ce n'est pas sans un soupir de regret qu'il ajoute : « Les fusils passèrent par Baïgorry ; un autre a eu les cent mille francs. » Les douaniers ne paraissent pas croire à l'innocence de notre ami ; un brigadier le catéchisait doucement devant nous: « Vous gagneriez plus en vous mettant de notre bord ; si vous vouliez nous aider, on vous donnerait cent francs par prise importante. » Il se récrie avec indignation ; Pierre ne mange pas de ce pain là !

Sa maison, dont le terrain est loué pour une période de 99 ans, est assise à mi-montagne, à 904 mètres au-dessus du niveau de la mer ; elle regarde un des plus beaux horizons pyrénéens, et je ne sais qu'un endroit — Orion — où le pic d'Anie se dresse au loin avec plus de calme sérénité. Au pied de la terrasse naturelle où l'on a bâti l'auberge, la pente est si abrupte qu'elle retient à peine quelques lambeaux de gazon ; les brebis cependant y trouvent à paître et leur blanc troupeau se détache sur le gris-ardoisé de la roche et le feuillage luisant des houx.

La vallée est étroite ; au-dessous d'Ahusquy, elle forme une gorge qui s'élargit vers Alçay, pour donner place à

quelques maisonnettes blanches entourées de champs cultivés. Selon la coutume en Béarn, chaque parcelle est limitée par une haie de ronces ou un mur de pierres sèches ; la campagne ressemble à un damier aux cases irrégulières, variant de couleur, suivant la culture. Ici du maïs, là une prairie, voire même un champ de blé qui commence à peine à jaunir et dont la moisson ne se fera guère qu'à la fin d'août.

Pour peu que le terrain se relève, la forêt déborde ; tout le versant qui regarde la montagne d'Ahusquy est couvert de hêtres magnifiques, dont l'ondoyante verdure se raie çà et là de traînées bleuâtres, produites par la fumée qui s'échappe des huttes de sabotiers. Au-dessus de cette première hauteur, une seconde s'élève, et de contreforts en contreforts, l'œil atteint les cimes dernières où la montagne lointaine, perdue dans l'atmosphère lumineuse, semble emprunter de la nature de l'air et devenir transparente comme lui.

La partie occidentale de la chaîne, la Rhune et les Aldudes, est cachée par la Montagne-Noire, Mendibelza, si belle d'ailleurs et si hardie de formes, qu'on n'oserait regretter la vue que dérobe sa crête. Elle mérite bien son nom : Dressée brusquement sur la vallée de Lecumberry, son flanc est creusé d'incisures étroites où croissent les hêtres et dont le fond n'est jamais frappé directement par les rayons du soleil ; le gros bétail, les brebis même ne sauraient y paître; seules, les chèvres se hasardent sur ces pentes escarpées, et mal leur en prend quelquefois : pendant notre séjour, en plein mois d'août, les loups d'Iraty ont dévoré deux imprudentes qui s'étaient trop éloignées de leurs défenseurs, les gros chiens du pays. Les difficultés mêmes de son escalade font de la Montagne-Noire la route favorite des contrebandiers, encore ne l'abordent-ils pas de front ; ils prennent par un des côtés et doivent franchir une dangereuse arête dominant à pic les vallées de Larrau

et de Lecumberry ; de véritables escaliers, en partie creusés par les pasteurs, conduisent au sommet du mont, d'où l'on voit, à peu de distance, les premiers groupes d'arbres de l'immense forêt d'Iraty qui envahit les deux frontières et que peuplent, avec les genettes, les chevreuils et les renards, les sangliers, les loups et les ours.

A l'est de Mendibelza, se déroule la chaîne des Pyrénées qui croissent en altitude, à mesure qu'elles se rapprochent du massif central ; voilà le mont Orhy que termine une pyramide absolument triangulaire ; l'Anie dont l'un des sommets rappelle le sein d'une Vénus grecque, et, tout à fait à l'horizon, la pointe extrême du Pic du Midi d'Ossau. Ils forment au loin la « paisible assemblée des monts » que rien ne trouble dans sa solitude. Il faut les voir d'Ahusquy, lorsque le soleil se couche derrière les côtes d'Espagne, quand le dernier buveur a quitté la fontaine ; les troupeaux ont gagné les pâturages inférieurs ; autour de vous se fait un silence que rendent plus saisissant encore les bruits qui, par moments, montent du fond de la vallée : la cognée du sabotier sur le tronc d'un hêtre ou la clochette de quelque vache errante.

La source d'Ahusquy est la seule eau qu'on trouve à plusieurs lieues à la ronde ; le Saison, la rivière la plus voisine, coule dans une autre vallée; les pluies qui s'abattent sur la montagne sont bien vite absorbées par les fissures du sol ; au fond de la gorge même, le cours des eaux est souterrain ; çà et là, les galeries qu'elles ont creusées se sont effondrées sous le poids des terres surincombantes ; c'est ainsi que se sont formés ces vastes entonnoirs, ces dépressions circulaires dont les montagnes d'Ahusquy sont criblées. Le long du sentier d'Aussurrucq, ils s'espacent assez régulièrement des deux côtés, et leurs parois tapissées d'une végétation vigoureuse, découpent leur immense cuve verdoyante au milieu des genévriers, des fougères et des brandes déjà rougies par l'automne.

Il en est qui constituent de véritables abîmes ; le plus remarquable se trouve à une demi-heure de marche de la fontaine. On traverse, pour s'y rendre, une forêt de hêtres dont les racines poussent à travers les exfoliations des schistes ; au milieu d'une clairière étroite, s'ouvre à fleur de terre un trou de quelques mètres de pourtour ; on s'approche en rampant : au-dessous de l'orifice, la cavité s'élargit tout à coup ; elle forme une voûte où pendent des stalactites et que soutient une colonne naturelle dont le fût s'appuie sur un solide chapiteau. Le regard ne peut distinguer le fond du gouffre ; une pierre ne l'atteint guère qu'en cinq secondes, et produit en heurtant le roc un bruit prolongé d'écroulement. Mais ne vous amusez pas à ce jeu : les « lamignas », les génies de céans se vengeraient sur l'heure de cette brutale violation de leur domicile en jetant sur la montagne un épais voile de brume. Et, de fait, la veille de notre excursion, un curé sceptique à cet endroit, nous valut bel et bien une après-midi de pluie pour un tronc d'arbre qu'il avait poussé dans l'abîme. Nous-mêmes, que cet exemple ne put convertir, nous y précipitâmes quelques débris de roches : le brouillard nous enveloppait avant notre retour à l'auberge. « Je vous avais pourtant avertis ! » nous dit Pierre.

Ce gouffre a sa légende : un matin, deux frères partaient pour un voyage ; l'un alla entendre la messe, l'autre crut pouvoir s'en dispenser et prit les devants : il tomba dans le précipice ; le frère arrivant sur les lieux, distingue des gémissements que couvrent parfois les éclats de rire du démon : il court en toute hâte au village, se munit de cordes, fait porter l'hostie consacrée, puis descend dans le gouffre tenant à la main un cierge allumé ; au fond, il se trouve face à face avec le diable : « Je veux mon frère ! — Tu ne l'auras pas : il m'appartient, car il est tombé ici en état de péché ! — Eh bien ! prends garde à ta peau ; mon cierge bénit va te griller le poil. » Le démon s'effraie et

s'enfuit, tandis que nos gens remontent en toute hâte.

Ici, le diable n'est pas malin; il n'irrite guère les Basques que par sa laideur; quant à son intelligence, ils la tiennent en médiocre estime : il voulut une fois apprendre la langue des Escualdunac et vint habiter la Basse-Navarre; au bout de sept ans, il ne disait encore que « baï » et « es », oui et non; tout penaud de son ignorance, il dut regagner ses demeures souterraines; peut-être ne réussit-il si mal que parce que l'Euscara est un idiôme sacré; Dieu le Père le parle couramment; c'est de l'Euscara qu'on se servait au Paradis terrestre.

Nous avons recueilli de bizarres détails sur la médecine populaire du pays. La sorcière, la « chorguina » des Basques, la « broutcho » des Béarnais, a survécu aux immenses holocaustes que firent de ses sœurs, au commencement du XVIIe siècle, les juges du Labourd et de la Soule; elle reste encore le grand docteur, mais n'est pas sorcière qui veut : un long désir même ne suffit point; il faut un don spécial, et des vertus qui, pour la plupart, sont héréditaires; il y a des familles privilégiées; la mère fut « chorguina », la fille le sera. Qu'elle le veuille ou non, qu'elle le sache ou qu'elle l'ignore, elle possède l'art de guérir et celui de jeter des sorts. On nous citait une jeune fille des environs de Baïgorry, belle, et ayant un père fort riche. Elle est née sorcière, elle est sorcière, sans le savoir. Aussi comme le Moïse d'Alfred de Vigny, est-elle destinée à « vivre puissante et solitaire » à moins qu'un sorcier ne la demande en mariage. « Je ne suis qu'un pauvre pasteur, me disait le jeune homme qui nous racontait l'histoire, mais on me l'offrirait pour femme que je la refuserais certainement. »

La sorcière connaît seule les grands remèdes et les incantations efficaces, mais il est quelques menues recettes qu'elle a livrées aux vieilles matrones : celles-ci prescrivent couramment certaines formules magiques, et certains

ingrédients, fort malpropres, d'ailleurs. Toutes les excrétions de l'homme et des animaux domestiques trouvent place dans l'étrange pharmacopée : de la bouse de vache frite à la poêle fait merveille dans les abcès ; le bouillon d'une souris est souverain pour guérir chez les enfants l'émission involontaire des urines pendant le sommeil ; une rate de bœuf appliquée sur la plante des pieds arrête les accès pernicieux. Lorsqu'on est atteint de fièvre intermittente, il faut, au lever du soleil, offrir du pain et du sel à un pied de menthe (Mendrach ou Mendraü), et réciter trois vers que les Béarnais riverains, ont, pour leur usage personnel, traduit de la façon suivante :

« Boundjour, Moussu Mendraü,
Qu'apporty pa y saü,
Qu'ep dechy uë frèbe y qué m'en baü. »

(Bonjour, Monsieur Mendraü ; j'apporte du pain et du sel ; je vous laisse une fièvre et je m'en vais).

Parmi les buveurs de la saison, était un malade chez lequel des calculs hépatiques avaient provoqué une jaunisse ; il vint me consulter fort perplexe : deux bergers de la montagne, praticiens d'égale réputation, proposaient chacun son remède, et mon autorité devait terminer le débât. La première des formules, je n'oserais la transcrire, mais tenez-là pour bizarre et de haut goût ; la seconde est des plus simples: « Faites et buvez une tisane de poux. » N'allez pas vous imaginer au moins que cette ordonnance fût ici d'exécution difficile. La matière première abonde et sur cette frontière, Espagnols et Français pourraient rivaliser à qui fournirait la plus ample décoction d'insectes.

Voltaire qui définissait les Basques « un petit peuple qui danse au haut des Pyrénées » semble avoir vu Ahusquy ; sa terrasse en pleine lumière, largement découverte, avec son grand horizon de montagnes et que l'on aperçoit de toutes les crêtes environnantes est l'éternel rendez-vous

des pasteurs ; ils viennent se mêler aux buveurs basques, et tant que dure la journée, on joue sans trêve et sans merci : jeu de paume, jeu de quilles, jeu de la barre. Tous ces jeunes hommes marchent, courent, bondissent, agitent sans cesse leurs bras et leurs jambes ; pas un muscle qui ne travaille. Ce sont de rudes jouteurs, et les Béarnais de la plaine n'osent guère leur disputer le prix.

Le dimanche et les jours de fête, jeunes gens et jeunes filles accourent de tous les villages et des cayolars perdus dans la montagne ; les garçons portent au bout de leur maquila, appuyé sur l'épaule, les vivres de la journée enveloppés d'une serviette blanche ; les filles, le jupon relevé à mi-jambe, ont à la main leurs souliers — quand elles possèdent des souliers — car ici, ce sont, comme les boucles d'oreille, des objets de luxe et d'apparat; elles dansent et marchent nu-pieds. Les groupes bruyants s'avancent par tous les sentiers, cheminent le long de toutes les crêtes et débouchent enfin sur la terrasse de l'auberge. Un vieux berger, armé d'un fifre et d'un tambourin commence son aigre musique, et en voilà jusqu'au soir de danses et de sauts basques.

Filles et garçons, d'ailleurs, ne négligent pas la bouteille, mais ils chantent en levant le verre, et sur trois euscariens, on trouve un improvisateur pour louer les qualités du vin et la beauté de la promise. Un des « poètes » les plus estimés de la Basse-Navarre s'arrête souvent à l'auberge d'Ahusquy; nous l'avons entendu à diverses reprises, et notamment lorsqu'il se rendait au grand tournoi « littéraire » de Saint-Palais, où l'année dernière, il avait obtenu le premier prix en contant la « vie du menuisier ». Moins heureux cette fois, il n'a recueilli que le second. Il faut dire qu'on lui a donné pour sujet « les vertus de sa vieille femme », tandis que son concurrent avait à célébrer « les charmes de sa jeune épouse ».

Ces lentes et monotones mélodies chantées d'une voix

traînante par des gosiers sonores, cette langue d'une douceur admirable laissent toujours dans l'âme une impression de profonde mélancolie. En écoutant, sans le comprendre, notre improvisateur euscarien, je croyais à quelque drame intime, à un poème douloureux et tendre, la plainte désespérée d'une amante trahie, les harmonieux sanglots de quelque Elvire de Soule ou de Labourd, et je me laissais bercer par une sympathique tristesse lorsque mon voisin me traduisit ces paroles dont la musique seule m'avait tant ému; notre poète y prenait à partie un brave Auvergnat, étameur ambulant qui venait d'entrer dans l'auberge. « Vos blanches casseroles dont le brillant étain rappelle la montagne neigeuse qui pose un front d'argent sur les genoux des dieux, vos chaudrons qui ont la couleur des moissons de la plaine et semblent faits de l'or des doublons d'Espagne, sont bons quelquefois, mauvais le plus souvent. Quand vous les donnez à l'épreuve avec garantie, ils résistent aux injures du temps, mais ceux que vous vendez de confiance, à peine avez-vous tourné les talons que le cuivre se détache au feu par écailles, comme après la gelée tombent les pierres des rudes épaules du pic d'Anie ».

Peuple charmant, mais combien ignorant et barbare encore ! Il faut une bataille pour clore un jour de fête; sous le plus futile prétexte, les bâtons tournoient et s'abattent, et le maquila avec sa pointe de fer et sa masse plombée, n'est pas précisément une arme aimable. Les jeunes gens d'un village ont mieux sauté, mieux dansé, mieux couru; ceux d'un autre village doivent s'en trouver blessés et prendre une revanche immédiate. Un soir, nous avons assisté à ces étranges provocations ; les offensés quittèrent l'auberge, et, à la nuit, se cachèrent dans la montagne pour attendre leurs adversaires. Ceux-ci les devinent de loin et d'une crête à l'autre, les défis se croisent et se multiplient. Certes, les formules ne varient guère ; elles con-

sistent à emprunter au basque, à l'espagnol, au français et au béarnais, toutes les interjections où le nom de Dieu est pris en vain, à les répéter, à les accumuler, à les entasser jusqu'à perdre haleine. Malgré cette pauvreté d'expression, ces menaces n'en avaient pas moins une grandeur sauvage, par contraste, sans doute, avec la beauté du lieu, et la paix de la nature endormie; à l'horizon se profilait la ligne des sommets vaguement éclairés par une lune inquiète à moitié perdue dans les nuages, tandis qu'au premier plan, on entendait, sans les voir, les lutteurs déjà plongés dans l'ombre de la nuit.

II.

L'analyse des eaux d'Ahusquy a donné des résultats à peu près négatifs : on n'y a découvert aucun principe spécial qui en explique les bienfaits incontestables. A peine note-t-on quelques traces d'iode et de fer, des silicates de soude et de potasse, des carbonates, des sulfates, des chlorures et de l'alumine. Aussi, partagerions-nous volontiers l'avis de ceux qui attribuent les effets obtenus, non à quelque vertu particulière due à la composition chimique de l'eau, mais à la quantité énorme que l'on peut en absorber sans fatigue.

Cette quantité varie d'ailleurs dans de fort notables proportions ; il n'y a pas de médecin là-bas, et les malades se laissent guider par leur instinct, une vague tradition ou quelque théorie plus ou moins bizarre. En général, on boit trois fois par jour, le matin à sept heures, puis de dix à onze et de quatre à six ; les timides se contentent de cinq à huit litres en tout, mais d'autres vont beaucoup plus loin ; notre confrère, M. Beaudéan, s'est guéri d'une dyspepsie très-rebelle qui le fatiguait depuis longtemps, en ingurgitant

jusqu'à quinze litres, et la renommée est légendaire d'un curé des environ de Tardets, un des habitués les plus assidus d'Ahusquy, et dont la ration quotidienne était de quatre-vingts grands verres, ce qui représente une vingtaine de litres. Autrefois, nous parlions volontiers « du supplice de l'eau » en entendant raconter ces prouesses, et j'avoue qu'elles me laissaient presque incrédule. Mais depuis un séjour à Ahusquy, nous sommes convaincus ; si, nous présent, on n'est jamais arrivé à vingt, ou même à quinze litres, nous avons observé nombre de malades que dix et douze n'effrayaient pas, et nous-même, buveur peu téméraire de notre nature, nous en absorbions sept par jour avec la plus grande facilité. Certainement, aux derniers verres, on éprouve une légère constriction de la gorge ; il est évident qu'on n'a plus soif, mais jamais, devant moi, nul n'a accusé cette sensation désagréable, ce ballottement particulier dont on se plaint lorsque l'estomac est rempli de liquide.

On redescend de la fontaine pour se mettre à table ; le déjeûner ou le dîner ne souffrent aucunement de ces libations prolongées ; l'appétit des buveurs d'Ahusquy est au contraire proverbial, et c'est plaisir de voir les ration que l'on s'adjuge et que l'on mange sans ostentation : les cubes de viande s'amoncellent sur l'assiette et disparaissent tranquillement ; on n'entend guère que le bruit des couteaux; les conversations sont discrètes et le repas n'est troublé que par de fréquentes excursions vers les bas-côtés de l'auberge. On se lève sans embarras, ou se rassied sans fausse honte. Au début, l'âme faible colore le départ de quelque prétexte, mais on s'aguerrit bien vite, et chacun sait regagner sa place avec l'air satisfait que donne l'accomplissement du devoir.

L'absorption de ces eaux par la muqueuse stomacale est rapide : une heure tout au plus après leur ingestion, on commence à les rendre, et il faut environ cinq

ou six quarts d'heure pour que l'économie se débarrasse des deux ou trois litres avalés à chaque station. Les effets physiologiques sont assez peu marqués ; on parle d'un dérangement d'entrailles qui se manifesterait fréquemment au début de la cure ; mais sur les cinquante ou soixante buveurs que nous avons interrogés à ce sujet, aucun ne l'avait ressenti : une seule fois, en vingt-et-un jours, on nous a consulté pour une diarrhée et il s'agissait justement d'un Bordelais qui prenait à peine quelques verres et fréquentait Ahusquy uniquement pour fuir la ville et les chaleurs du mois d'août.

Nous aurions même quelque velléité de croire que ces eaux ont une influence opposée. Comment s'expliquer autrement l'extrême rareté des flux intestinaux ? On sait, en effet, combien ils sont fréquents dans les montagnes, où surviennent de brusques changements de température, où, vers le soir, le froid et la brume succèdent sans transition aux chaudes heures de la journée. Puis, ne boit-on pas à jeun une très-grande quantité d'eau fraîche? Dans ses conseils aux parisiennes constipées, Trousseau recommandait, en même temps qu'une cigarette, un verre d'eau pris le matin avant toute autre alimentation... à Ahusquy, quatre litres ingurgités dès six heures ne m'ont point paru produire d'effet, et le curé, ce puissant buveur dont nous avons parlé et qui venait à la source pour combattre une constipation opiniâtre, était obligé de doubler cette dose ; encore n'obtenait-il qu'un mince résultat.

Nous avons rencontré là-bas les affections les plus diverses : tous les malades des environs, la plupart même sans consulter un médecin, s'ordonnent une saison à Ahusquy. Voilà pourquoi plusieurs phthisiques confirmés campent sur cette montagne en plein vent, dans ces auberges mal abritées. Quel conseil leur donner, sinon de regagner au plus tôt la plaine ? La plupart cependant nous disaient que s'ils ne toussaient pas moins, leurs forces paraissaient

plns grandes, l'appétit s'était réveillé... mais l'eau d'Ahusquy ne cicatrise pas les cavernes.

Nos confrères de la région le recommandent surtout dans la gravelle et dans les catarrhes de la vessie; dans les affections de l'estomac : mais peut-être ne distingue-t-on pas assez parmi ces dernières; nous avons eu à soigner deux malades atteints d'ulcères chroniques de la muqueuse : les accès douloureux avaient pris une certaine intensité, les vomissements étaient incessants. Les six ou sept litres que buvait chacun d'entre eux ne produisaient aucune amélioration ; ici encore, nous dûmes ordonner le départ. Cependant, on nous a communiqué l'observation snivante : un homme est envoyé à Ahusquy pour un ulcère rond : les douleurs sont intolérables ; l'estomac ne garde aucun aliment : la maigreur est extrême ; de fréquentes hématémèses anémient encore le malade ; il commence à boire, et, dès les premiers jours, une très-grande amélioration survient ; les vomissements cessent ; les souffrances s'apaisent, l'appétit est fort grand ; le malade se met à manger, malheureusement sans mesure, car, malgré des objurgations pressantes, il se donne plusieurs indigestions successives ; une perforation se produit suivie de péritonite foudroyante. Avec plus de prudence, la guérison eût été possible.

Mais autant notre réserve est absolue sur ce point, autant nous serons affirmatif au sujet des différentes formes de dyspepsie que nous avons observées à Ahusquy. Dans une dizaine de cas, au moins, les estomacs délabrés paraissaient se reconstituer sous nos yeux : à l'arrivée l'appétit était nul, l'ingestion des aliments douloureuse, les digestions lentes et pénibles ; après chacun des repas, la région épigastrique se distendait ; il y avait des aigreurs acides et nauséeuses, du pyrosis, parfois des vomissements rebelles. Dès les premiers jours du traitement, ces symptômes s'affaiblissaient pour disparaître bientôt et la guérison ne tar-

dait pas à s'affirmer. Un de nos confrères nous racontait que, pour lui, l'amélioration fut presque immédiate ; or, les accidents étaient d'une certaine gravité, son estomac supportait avec peine les plus légers aliments ; il vint à Ahusquy ; au bout de huit jours, il mangeait avec plaisir et ses digestions devenaient régulières. Ce n'est plus par besoin, mais par reconnaissance qu'il y retourne chaque année. M. Béguerie, médecin à Mauléon, et notre vieil ami, le Dr Broca, d'Oloron, ont pu constater un très-grand nombre de cas de dyspepsie où les résultats furent aussi remarquables.

Nous ne voudrions pas prolonger outre mesure ce petit travail, cependant, je ne saurais passer sous silence les observations importantes que nous a communiquées notre confrère, M. Beaudéan, médecin à Lucq ; j'ai sous les yeux quatre faits recueillis par lui ; les accidents étaient si graves que les parents hésitaient à tenter le voyage. Le premier a trait à une jeune fille soignée pendant longtemps par les sorcières qui y épuisèrent leur formulaire varié. Lorsqu'elle fut confiée à M. Beaudéan, les vomissements étaient incessants, la diarrhée continue et la malade n'était soutenue que par des lavements alimentaires ; on la transporte à Ahusquy dans cet état ; elle manque succomber pendant le trajet ; une fois arrivée, il lui est impossible de monter à la fontaine, et on doit lui descendre l'eau pendant quelque temps ; « dès le septième jour, elle commence à manger du bouillon, du lait, des œufs, et au bout de trois semaines, elle rentre complétement guérie. » La deuxième et la troisième observations que la brièveté de cette étude nous prive de reproduire, montrent des guérisons aussi rapides ; il en est de même pour la quatrième, fort intéressante d'ailleurs, et où les symptômes éprouvés par le malade nous paraissent évidemment se rapporter à une gastrite d'origine alcoolique ; pourtant, cette fois encore, notre confrère put enregistrer un succès.

Les eaux d'Ahusquy, cela est incontestable, stimulent la muqueuse gastrique : la digestion stomacale se fait plus facilement. Les causes de ces rapides améliorations doivent être fort multiples. Pour quelques paysans surmenés par les durs labeurs de la campagne et que réparent, d'une manière insuffisante, des aliments de mauvaise nature, le repos, et une nourriture saine suffiraient presque à expliquer le pourquoi de ces promptes guérisons. Quant aux habitants des villes, le calme absolu dont on jouit là haut, la pureté de l'air, la régularité de l'existence, l'exercice qu'exige la triple ascension quotidienne à la source, voire même la chère un peu monotone de l'auberge, ne sont pas sans avoir une influence salutaire. La part à revendiquer pour l'eau peut s'en trouver restreinte, mais n'en est pas moins certaine, et chacun sent son appétit croître en raison directe du nombre de verres absorbés. « Allons faire un trou pour le déjeuner ! », disait-on, en grimpant à la fontaine. D'ailleurs, à quoi servirait une minutieuse analyse? — Nous avons constaté la disparition de maintes dyspepsies; quelle qu'en soit la cause, ces affections guérissent; et, pour les malades, cela suffit.

L'effet des eaux sur les graveleux n'est pas moins sensible. La plupart des buveurs qui fréquentent Ahusquy, viennent pour des sables, des calculs, et surtout pour s'épargner les épouvantables douleurs néphrétiques déterminées par l'expulsion de ces cristaux d'acide urique. Parmi beaucoup d'autres, nous avions choisi cinq observations personnelles où les bons résultats du traitement ne sauraient être mis en doute, mais pour ne pas surcharger ce travail, nous citerons seulement le cas d'un plâtrier de Tardets qui, depuis longues années, était en proie à des coliques néphrétiques violentes et se répétant à des intervalles fort rapprochés. Une d'entre elles dura près de deux mois ; les souffrances étaient intolérables et ne s'apaisaient un moment que pour reprendre, quelques heures après, avec une

intensité nouvelle. Chaque crise se terminait par le rejet de calculs parfois aussi volumineux qu'une petite noisette: le trajet à travers l'uretère n'était pas seul douloureux : de la vessie, le calcul s'engageait dans le canal uréthral, mais la grosseur en était telle qu'il n'y cheminait que lentement et cinq ou six jours se consumaient en efforts et en souffrances jusqu'à ce qu'il fût définitivement expulsé. En 1876, des accidents sérieux éclatèrent du côté du rein ; un abcès périnéphrétique se forma ; on fit, dans la région lombaire, de larges incisions par où l'on put extraire, avec une très-grande quantité de débris sphacélés et de pus, un certain nombre de calculs ramifiés. Le malade vint à Ahusquy. A partir de ce moment, les crises s'espacent, les calculs diminuent de volume, l'état général, ébranlé par les atroces douleurs que provoque la migration des cristaux, se rétablit rapidement. Maintenant s'il y a des coliques, c'est de loin en loin, encore sont-elles fort légères ; notre homme retourne tous les étés à la source, et les vingt jours qu'il y passe suffisent pour lui assurer une année paisible.

Il n'est pas difficile de trouver une théorie rationnelle pour expliquer l'effet infaillible des eaux d'Ahusquy sur les individus atteints de diathèse urique. L'énorme quantité d'eau que l'on absorbe passe dans le sang qui, filtré par le rein, donne une urine très-abondante que ne peut saturer l'acide urique produit par l'économie. Grâce à cette extrême dilution, la cristallisation n'a pas lieu ; l'acide urique ne se précipite pas, et c'est à l'état dissous qu'il est expulsé au dehors. On objectera peut-être que l'exercice auquel les buveurs se livrent pour se rendre à la source active les combustions, augmente l'urée et diminue l'acide urique... ceci aurait quelque valeur relativement à des malades aux habitudes sédentaires, mais on ne saurait l'invoquer à l'égard des paysans : un séjour à Ahusquy est pour eux un temps d'inactivité et de repos musculaire relatif,

d'autant plus que l'alimentation abondante, la nourriture presque exclusivement animale ne sont pas faites pour amoindrir la production de l'acide urique. C'est bien évidemment à la source qu'il faut rapporter les résultats obtenus.

Ajoutons que par suite de l'absorption de l'eau, la pression sanguine devient considérable, celle de l'urine, sécrétée en plus grande abondance, s'accroît également; aussi, l'acide urique déjà déposé à l'état solide dans les tubes droits, les calices ou le bassinet, tous les sables, les graviers, les petits calculs sont déplacés par la masse liquide qui passe dans le rein ; ils s'engagent dans l'uretère et la migration commence. Voilà comment l'effet immédiat de la cure est de déterminer une colique néphrétique pour peu qu'il y ait dans les voies supérieures des organes urinaires, quelque dépôt d'acide urique. Ainsi, expulsion des graviers déjà formés, absence de production de graviers nouveaux, tels sont les premiers résultats du traitement.

Mais il est un point plus difficile à expliquer et à propos duquel nous n'avons vu, du reste, aucune théorie satisfaisante. Comment ces eaux, et je ne parle pas seulement d'Alhusquy, mais aussi de Capvern, de Vittel, de Contrexéville, comment ces eaux, dis-je, ont-elle un effet durable ? Pourquoi, lorsque la « saison » est terminée, et que depuis plusieurs mois on a repris son genre de vie habituel, les crises ne reparaissent-elles pas, ou du moins sont-elles infiniment plus rares ? Ce n'est pas la pression de l'urine et son extrême dilution qu'on doit invoquer, car on ne boit ni plus ni moins qu'avant le traitement : il faut, pensons-nous, faire intervenir un autre facteur.

Dans un autre travail, publié par la *Revue mensuelle de médecine et de chirurgie*, nous espérons avoir démontré que les accidents provoqués par la diathèse urique ne sont pas seulement imputables à un excès d'acide dans le sang : le filtre rénal intervient pour son propre compte, au

moins à titre semblable. Ce serait lui qui, souvent, déterminerait par quelque état morbide la précipitation des cristaux. Eh bien ! ne pouvons-nous pas nous emparer de cette conclusion pour nous rendre compte de la persistance des bons effets d'Ahusquy ? Le sang qui, chargé d'eau, arrive en si grande abondance dans le rein, active la nutrition de cet organe, en augmente la vitalité générale et modifie les muqueuses. Celles-ci reprennent leur état normal, et n'agissent plus, par un mécanisme encore inconnu, sur la composition des urines de manière à provoquer les dépôts d'acide urique. Nous croyons d'autant plus à cette action directe sur les conduits urinaires, que nous avons déjà reconnu, d'après des exemples nombreux, les bons effets des eaux sur la muqueuse stomacale, et que nous allons maintenant constater des résultats non moins heureux dans le traitement des catarrhes de la vessie et de la muqueuse uréthrale.

Nos confrères de la région m'ont parlé des succès qu'ils ont obtenus par l'emploi des eaux d'Ahusquy dans les cas de cystite chronique. Mes observations concordent avec les leurs. Elles ne sont pas en grand nombre, mais nous pourrions citer le fait d'un paysan des environs de Navarrenx qui éprouvait depuis longtemps des douleurs sus-pubiennes; il urinait mal et à tout propos ; à la fin de chaque miction, une cuisson insupportable parcourait le canal, et le besoin renaissait presque aussitôt ; les urines, d'ailleurs, étaient purulentes : cet état persistait avec des alternatives variables. Dès les premiers jours de son arrivée à Ahusquy, l'amélioration se fit sentir, les urines devinrent limpides, le ténesme vésical et la dysurie disparurent ; au bout de quinze jours, le catarrhe était complétement tari.

A cette observation que nous avons recueillie dans tous ses détails, nous en pourrions ajouter une autre, d'ailleurs beaucoup moins probante : Il s'agit d'un propriétaire, ancien officier, qui avait un rétrécissement traité par la dilata-

tion ; la muqueuse uréthrale était fort sensible ; le cathétérisme douloureux ; le malade ressentait parfois quelques symptômes de cystite du col. Six ou sept litres d'eau d'Ahusquy par jour améliorèrent beaucoup l'état local : le passage de la sonde devint plus facile et on ne constata plus dans les urines, les filaments muqueux qui les avaient troublées jusqu'alors. Ne traite-t-on pas les cystites chroniques, les vieux catarrhes par le lavage fréquent de la vessie, par des irrigations répétées ? Or tous les lavages et toutes les irrigations ne sauraient remplacer le passage incessant sur la muqueuse vésicale d'une urine absolument aqueuse qui entraîne avec elle les produits muco-purulents au fur et à mesure de leur dépôt. Au lieu d'être anormale, intermittente et douloureuse, l'irrigation est physiologique, continue, et ne provoque pas les souffrances souvent fort vives que détermine l'introduction de sondes simples ou à double courant.

Une autre observation de même ordre me semble prouver encore l'influence de ces eaux sur les muqueuses irritées : Un pauvre laboureur béarnais des environs de Sauveterre, qu'une dyspepsie invétérée amenait à Ahusquy, vint me consulter pour une affection, dont il feignait d'ignorer la cause, mais qui l'épouvantait étrangement : le matin au réveil et dès la première miction, il avait éprouvé des douleurs brûlantes dans le canal et constaté l'écoulement de quelques gouttes de pus. Nous eûmes de la peine à lui faire accepter l'idée d'une blennorrhagie ; le doute n'était cependant pas possible. Pour tout traitement, nous lui conseillâmes de boire à la source dix litres d'eau ; puis à l'auberge, deux litres d'infusion de graine de lin. Son estomac ne fut point noyé par cette énorme quantité de liquide ; les accidents dyspeptiques s'améliorèrent même, mais l'écoulement uréthral était aussi abondant ; un pus verdâtre sourdait incessamment par le méat. Disons toutefois que le malade n'était pas fatigué par les érections qui rendent la blennorrhagie

si douloureuse ; elles firent complétement défaut. Au bout de huit jours, les accidents persistaient ; la sécrétion était cependant plus muqueuse et moins purulente ; la potion de Chopart fut prescrite. Notre homme ne put en prendre que deux fois ; dès le commencement du deuxième jour l'estomac ne la tolérait plus, le vomissement était immédiat et pourtant l'effet fut merveilleux ; le lendemain, l'écoulement tarissait ; le canal était sec, et même le matin, il nous fut impossible par la pression ascendante de faire sourdre la moindre goutte muqueuse à l'orifice uréthral. Le patient quitta Ahusquy quatre jours après ; la guérison ne s'était pas démentie.

Ce fait nous a paru très-remarquable ; malheureusement il est encore unique, et nos confrères n'ont pu nous en fournir de semblables. Je crois donc utile d'appeler leur attention sur ce point. Mais il est un détail de l'observation qui mérite de nous arrêter ; je veux parler de l'absence d'érection dont le bénéfice reviendrait, selon nous, au mode de traitement. Du moins les eaux d'Ahusquy provoquent ce résultat et, à propos de leurs effets physiologiques, nous aurions dû parler de leur influence sédative particulière sur le système érectile. La petite enquête à laquelle nous nous sommes livrés corrobore de tous points ce que quelques médecins nous en avaient dit. D'ailleurs, les eaux d'Ahusquy n'auraient pas seules ce privilége : Aulus pourrait le revendiquer aussi, et nous croyons que le docteur Alricq prépare un travail sur ce sujet.

Ne pourrions-nous pas tirer de ce fait une indication thérapeutique d'une importance majeure et ces eaux ne devraient-elles pas être ordonnées dans les cas de spermathorrée avec érection, cette affection si rebelle, d'un pronostic si grave et qui peut conduire au dernier degré du marasme? Les eaux d'Ahusquy deviendraient ainsi un adjuvant de l'ingénieux appareil qui a valu récemment à notre ami, M. Minière, une récompense de la Faculté.

Telles sont les quelques conclusions que j'ai pu tirer de mes trois semaines de séjour à la fontaine d'Ahusquy. Maintenant, si, pour mes confrères, il me fallait résumer en trois mots les pages qui précèdent, je dirais aux médecins soucieux d'envoyer certains de leurs malades à des eaux où se retrouve la santé perdue:

Dans les cas de gastrite, dans les dyspepsies même les plus graves, l'observation démontre que la source d'Ahusquy est singulièrement efficace; son action n'est pas moindre dans la gravelle urique et dans les vieux catarrhes vésicaux. Mais ces eaux salutaires ont contre elles, et nous ne l'avons pas caché, la difficulté d'accès, l'insuffisance barbare des routes, l'impossibilité d'un séjour commode, et si nous osions le dire en créant une espèce de néologisme, l'indécence de l'installation. Certes, le maréchal Harispe faisait fidèlement chaque année sa visite à la fontaine, et comme ce vaillant Basque, les hommes peuvent et doivent ne pas y redouter une saison. Mais comment conseiller à des femmes d'affronter un séjour, même de quelques heures dans une auberge aussi primitive ?

En dehors des personnes réellement malades, il y en a qui ne le sont pas encore, mais dont l'organisme est sur le point de crier grâce à la suite d'excès, d'étourderies ou de fatigues intellectuelles. Parmi ces « fourbus » nous ne citerons que les jeunes gens épuisés par des travaux de têtes excessifs, soit qu'ils se préparent aux grandes écoles, soit que ces écoles mêmes les usent doublement : par trop peu d'exercice physique, et par trop de contention d'esprit. Qu'ils ailleut à la fontaine des Basques ; ils y puiseront certainement une nouvelle vigueur.

VERSAILLES. — IMPRIMERIE CERF ET FILS, 59, RUE DUPLESSIS.